

62- Refleurir la vie

« Tu vois que je ne suis pas morte. Il y avait un grand arbre ; il s'était battu contre le Feu, et il avait perdu. Il était couché par terre, et le Feu avait laissé des abeilles rouges qui le mangeaient. Je me suis approchée parce que c'était joli... »

Maman n'est pas morte ce jour-là, et ce jour-là, moi je suis venu au monde emporté entre ses cuisses après la coulée chaude des eaux trop longtemps retenues.

C'était l'été 1979. La terre aride des collines se craquelait en un puzzle dont la pièce manquante signalait l'arrêt de mort de la végétation ; des mois et des mois sans une goutte de pluie. Les nappes phréatiques étaient à sec, les sources tarées, les bassins et citernes vides. Seul le ventre de ma mère était plein comme une outre et moi, poisson aveugle, je vivais mes derniers instants dans ses eaux tièdes et tranquilles.

Tranquilles ? Pas tant que ça... La nuit avait été suffocante, une nuit d'insomnie où l'attente de la délivrance marquait les heures. L'orage était imminent mais les nuages amoncelés dans le ciel d'encre faisaient bloc, ne voulant rien lâcher.

Au petit matin maman avait dû s'installer comme à son habitude dans le fauteuil en rotin sous l'abri en canisses du mазet dans lequel elle vivait depuis quelques mois. C'est là que je devais voir le jour, dans cette petite maison gardoise où ses grands parents avaient vécu avec trois fois rien, quelques chèvres, poules et lapins, un carré de jardin potager, une année bonne l'autre non. Elle avait décidé de me laisser pousser en son ventre même si je n'étais pas l'enfant de l'amour, tout au plus celui d'une amourette sans lendemain.

Adossé à la colline, le bastidon profitait de l'ombre sèche d'un grand pin dont les ramilles recouvraient la toiture ; personne dans la famille n'avait jamais pu se résoudre à le faire couper même si chacun était conscient des risques d'incendie. Ma mère était prise entre deux feux sachant bien qu'il eût été prudent de le faire abattre mais elle entretenait avec lui une relation particulière depuis qu'elle était enfant.

Ce matin-là, les premières contractions irradiaient dans le bas de son dos et un flux très lent m'entraînait inexorablement vers la sortie. Ce n'était plus qu'une question d'heures, et tandis qu'elle espérait de toutes ses forces pouvoir me laisser déferler hors d'elle je prenais mon temps, pas vraiment sûr sans doute que dehors ce serait mieux.

Au-dessus de nous les éclairs fissaient le ciel mauve et leurs éclats de lumière embrasaient le champ de coquelicots rouge sang.

Les trois premiers coups de tonnerre annonçaient la levée de rideau, j'allais enfin entrer en scène.

Le sort en a décidé autrement, ce décor-là ne m'était pas destiné ; le cabanon, le grand pin, la treille, et le champ de coquelicots, en vérité je ne les ai jamais vus.

Vers midi les habitants des rares maisons avaient tous été évacués car un incendie s'était propagé, avalant le flanc de la colline. Notre grand pin avait été foudroyé.

Je ne saurai jamais comment ma mère avait pu échapper aux flammes, ni comment elle était revenue sur les lieux calcinés. Il m'a été raconté par la suite que le jeune lieutenant responsable des opérations l'avait retrouvée en fin d'après-midi tout près de son arbre rougeoyant de braises alors que des balises de sécurité en interdisaient l'accès. Avec une silhouette de grand oiseau cloué au sol elle faisait des gestes saccadés avec les bras croyant sans doute chasser les âmes maléfiques qui l'accompagnaient. Elle parlait à voix haute invectivant le ciel, les nuages pouvaient bien crever maintenant disait-elle et la pluie pouvait tomber cela ne servirait plus à rien.

La voix brisée par les sanglots Rose, ma mère avait poursuivi ainsi son soliloque, suffoquant d'une rage invasive, les yeux hagards. Parfois, reprenant son souffle, elle parlait à son arbre, trouvant jolies les abeilles rouges qui crépitaient en lui. Elle avait alors, m'a-t-on dit, une voix empreinte d'une douce tristesse.

Et c'est dans ce paysage de désolation que ses eaux longtemps retenues s'étaient écoulées en une petite flaque entre ses jambes : maman était devenue ce pauvre petit colibri qui, selon la légende amérindienne, portait de l'eau dans son bec pour éteindre l'incendie ravageant la forêt amazonienne. Ce ruissellement venu d'elle conjurait le sort disant au ciel que la vie allait arriver et triompherait de la dévastation qui nous entourait.

Aujourd'hui j'ai quarante ans, et je ne sais pas si dans les années 80 la dépression Post-partum était prise en charge médicalement. On parlait alors de Baby Blues et les mères qui souffraient de cette pathologie ne pouvaient mettre des mots sur leur mal-être. Maman n'a pas été épargnée, et le traumatisme provoqué par l'incendie précédant ma naissance était vraisemblablement une des causes de sa maladie. Rose voyait tout en noir.

L'enfance de petit sauvageon dans les collines qui m'était promise s'est transformée en une vie de gamin dans une cité HLM où l'herbe n'était pas toujours verte.

Mes premiers souvenirs remontent aux années d'école maternelle et j'ai encore en moi l'image du drôle de couple que nous formions ma mère et moi sur le chemin qui nous menait aux classes préfabriquées installées au fond d'une cour goudronnée. Qui tenait la main de l'autre ? Je me pose encore la question.

A la maison ma mère ne disait pas un mot, d'ailleurs elle ne parlait pratiquement jamais, enfermée dans un mutisme épais, absorbée par la noirceur d'un écran de fumée qui l'entourait partout où elle se rendait.

Je parlais pour deux, et même un peu plus, un vrai moulin à paroles, il fallait bien trouer le silence.

Rose ne riait jamais, même lorsque les voisines de palier venaient lui rendre visite et se mettaient en quatre pour la distraire. Très tôt je suis devenu un enfant enjoué, drôle, le clown de service auprès de mes camarades de classe ou des copains de pied d'immeubles. Il fallait bien donner le change.

La dépression Post-partum est devenue une dépression chronique : maman se consumait et seuls ses yeux incandescents trahissaient la langue de feu qui la happait tout entière.

Nous étions très entourés par mes grands-parents et par Tante Aline, la sœur de Rose, c'est grâce à leur amour et leurs attentions ainsi qu'à la bienveillance et la solidarité des voisins que j'ai pu grandir avec l'insouciance propre à l'enfance.

Je dois dire aussi que je savais tirer parti de cette situation et l'empathie prodiguée était loin de me déplaire : je faisais feu de tout bois. Ainsi je m'étais inventé un père, commandant d'une caserne de sapeurs-pompiers, mort au combat contre un grand incendie, et j'étais tellement incollable sur les détails techniques en matière de lutte contre le feu que parfois je finissais par y croire. Aujourd'hui je pense même que mon père, ce héros, m'a vraiment accompagné et était sûrement beaucoup plus vivant pour moi que ce qu'il pouvait l'être pour mes petits camarades qui n'étaient pas dupes mais ne mouftaient pas !

J'ai passé toute mon enfance sous des braises dans lesquelles couvaient les flammes de l'adolescence.

Au cours de ma quinzième année j'ai été littéralement assiégé par des forces sauvages qui brûlaient mon cerveau. Cela s'est d'abord manifesté par un changement d'humeur, il n'était plus question pour moi de faire le pitre, de me donner en spectacle. Je suis devenu un garçon taciturne, suffocant intérieurement d'une rage folle faite de mille abeilles rouges qui colonisaient ma tête. Le médecin ORL consulté était formel, il s'agissait d'acouphènes et il était surpris compte tenu de mon jeune âge. Ces bourdonnements incessants dans mes oreilles me rendaient fou, j'en voulais à la terre entière et bien sûr à ma mère, jusque-là épargnée.

Cette explosion émotionnelle était une déflagration que rien ni personne ne pouvait circonscrire, et mon entourage familial proche assistait à cette dévastation sans pouvoir intervenir. Lorsque j'étais à la maison, ce qui était assez rare, je m'enfermais dans ma chambre, muré dans un silence hostile.

Désormais mon école était celle de la rue et je défrichais des terrains minés en multipliant les conduites à risque. Je cochais

toutes les cases des jeunes banlieusards qui flirtent avec la délinquance : décrochage scolaire, consommation excessive d'alcool et de drogue, deal et petits larcins... Je jouais avec le feu et n'avais plus aucun périmètre de sécurité, j'étais sur une mauvaise pente. Au fond de moi je n'étais pas très fier, et la honte infligée à ma mère me faisait culpabiliser mais, pour me consoler, je me disais qu'au moins mon père, ce saligaud qui n'avait pas voulu de moi, n'en saurait rien... Un vent mauvais soufflait fort, il pouvait attiser encore plus le feu qui me rongait.

C'était sans compter avec la bise, je ne parle pas du vent du nord sec et froid, mais de la bise que m'a offerte Sarah, un soir dans le hall du Centre social où elle participait à un atelier théâtral. Ce n'était pas un baiser fougueux avec la langue, un de ceux qui n'en finissent plus, non, juste une petite bise claquée sur ma joue, mais la brûlure que j'ai ressentie n'avait rien de commun avec celles qui cramaient ma cervelle. Les battements de mon cœur dans mes tempes ont fait taire pour un instant les abeilles rouges. De rouge il ne restait plus que le désir foudroyant monté en moi.

Je venais d'avoir dix-huit ans et Sarah, la plus jolie fille de la cité, s'intéressait à moi, et chaque fois que j'allais la voir sur les planches elle était métamorphosée, possédée par la passion du jeu, c'est sûr elle avait le feu sacré et moi je brûlais pour elle.

On n'oublie jamais un premier amour aussi bref soit-il, c'est banal à dire mais tellement vrai, et je ne suis pas près d'oublier cet ange tombé du ciel venu irriguer ma terre aride privée de tout jusque-là. J'ai passé des heures et des heures à lui faire répéter ses textes, et je me souviens encore avoir donné la réplique à mon Antigone, apprenant par là-même à mettre de la distance avec la rage et la révolte qui étaient en moi. Les mots et l'amour m'ont sauvé et ont agi comme autant de brûlis éparpillés sur mon âme en friche. Une promesse de résilience.

J'ai récité en silence les plus belles poésies et entendu les mots les plus limpides, ceux que ma mère aurait pu me dire, ceux qu'elle m'a peut-être dits en silence et que je n'ai pas compris.

Il m'arrive parfois de retourner pour mon travail dans le quartier où j'ai grandi, je suis éducateur spécialisé et c'est un métier qui me plaît. Mais le plus beau des métiers, je veux parler du métier d'homme, c'est Sarah qui me l'a appris en me ramenant à cette source qui fait reflourir la vie.

Aujourd'hui nos chemins se sont séparés et je pense souvent que mon destin était inscrit quelque part en lettres de feu. J'ai fini par découvrir que j'ai du fluide en moi et j'ai accueilli ce fait comme une évidence. Je ne vais pas vous raconter comment cela m'est arrivé, ce serait une trop longue histoire ; sachez seulement que ce don me permet de soulager celles et ceux qui ont été brûlés.

Je suis coupeur de feu.